

Le Cercle

PRESS REVIEW
REVUE DE PRESSE



COMPAGNIE NACERA BELAZA

AUDIO

∞ Par les temps qui courent: Nacera Belaza : "Tout le processus de création sert à enlever ce qu'il y a en trop" animée par Marie Richieux. France Culture. 20/04/2018 Jeudi 23 juin 2016

Audio: <https://www.franceculture.fr/emissions/par-les-temps-qui-courent/nacera-belaza>

PRESSE

Extraits/Extracts

...ce *Cercle*-ci se compose de répétitions et d'amplifications de plus en plus folles, emportant les danseurs et la salle dans une transe démente. La matière même de l'air semble avoir acquis une qualité de rêve...

Libération

Par Elisabeth Franck-Dumas (à Marseille). 8 juillet 2018.

Son énergie portée par le souffle, qui se déploie dans un espace-temps étranger au monde matériel. Un lieu où les contraires s'unissent. Où le vide est synonyme de plein, et le bas en contact intime avec le très haut. L'invisible.

...

Dans chaque séquence, tous semblent s'abandonner aux sons hybrides, vivants comme une grande ville,

...

Avec ses corps détachés de tout code, de toute gestuelle connue, *Le Cercle* décline la quête jamais assouvie de Nacera Belaza de ce qu'elle qualifie de « *vide inattendu qui comble toutes nos attentes* ».

...

Le Cercle est donc la partie la plus fraîchement tirée d'un trait dont Nacera Belaza entretient la netteté avec précaution. Avec autant d'égards qu'il en faut pour garder vivant un feu en territoire gelé. Étrangère au culte du neuf, la chorégraphe creuse son entre-deux sans chercher à l'imposer. En ouvrant juste une brèche assez grande pour que le spectateur puisse y loger son imaginaire.

...

en se défaisant dans l'écriture de tout signe d'identité personnelle et de tout rapport au réel, Nacera Belaza dialogue avec le proche comme avec le lointain. Avec l'infime comme avec le très grand.

SCENEWEB.FR

Par Anaïs Heluin. 6 juillet 2018.

PRESSE

SCENEWEB.FR

<https://sceneweb.fr/nacera-belaza-pour-lamour-du-vide/>

Par Anaïs Heluin. 6 juillet 2018.

Nacera Belaza, pour l'amour du vide

Dans *Le Cercle*, créé au Festival de Marseille, Nacera Belaza donne de nouveaux contours à la danse de l'entre-deux rives qu'elle développe depuis une dizaine d'années. Ceux d'une pièce symphonique à la beauté sobre et syncopée.

Dans une semi-obscrité, un corps aux gestes désarticulés s'avance. Lentement. De manière presque imperceptible, comme si la marche était annulée par l'espace. Ou confondue avec lui. D'emblée, on reconnaît la singulière qualité de présence qui caractérise les créations de Nacera Belaza depuis *Le Cri* (2008). Son énergie portée par le souffle, qui se déploie dans un espace-temps étranger au monde matériel. Un lieu où les contraires s'unissent. Où le vide est synonyme de plein, et le bas en contact intime avec le très haut. L'invisible. Dans cette traversée initiale en effet, la tête a la même valeur qu'un pied. C'est un corps sans visage que, selon les termes de l'historienne de l'art **Frédérique Villemur** dans son bel essai *Nacera Belaza, entre deux murs* récemment paru chez Actes Sud, on « voit pris à quelque chose de plus grand que lui ». Avalé par la pénombre avant d'arriver jusqu'au bord de scène, le corps ondulant laisse place à d'autres silhouettes au genre indéterminé, habillées de larges et sobres habits noirs. Différents tableaux se répètent alors, sous une forme que Nacera Belaza qualifie de « symphonique ». Dans l'un d'entre eux, les six interprètes de la pièce – **Aurélie Berland, Meriem Bouajaja, Mohammed Ech Charquaouy, Magdalena Hilak, Tycho Hupperets** – sont tous animés d'un même tremblement. Dans un autre, un danseur solitaire répète plusieurs fois le même saut. Tandis que dans un rectangle lumineux, plusieurs interprètes aux gestes amples et souples dessinent des lignes et des courbes.

Dans chaque séquence, tous semblent s'abandonner aux sons hybrides, vivants comme une grande ville, qui s'élèvent doucement du plateau. De même qu'aux lumières dont la faible intensité nous incite d'abord à plisser les yeux, avant qu'on ne comprenne que l'essentiel n'est peut-être pas là, bien que rien ne nous indique une autre direction. Avec ses corps détachés de tout code, de toute gestuelle connue, *Le Cercle* décline la quête jamais assouvie de Nacera Belaza de ce qu'elle qualifie de « vide inattendu qui comble toutes nos attentes ». Ce que Frédérique Villemur décrit comme un retour à l'« *évasion première, celle qui l'a fait être au monde dans la liberté assumée de son geste* ». Car chez Nacera Belaza, tout part de l'Algérie natale où, pour danser avec sa sœur Dalila, elle a d'abord dû se contenter de l'espace réduit de sa chambre. *Le Cercle* est donc la partie la plus fraîchement tirée d'un trait dont Nacera Belaza entretient la netteté avec précaution. Avec autant d'égards qu'il en faut pour garder vivant un feu en territoire gelé. Étrangère au culte du neuf, la chorégraphe creuse son entre-deux sans chercher à l'imposer. En ouvrant juste une brèche assez grande pour que le spectateur puisse y loger son imaginaire. Pas plus de référence à l'Algérie dans *Le Cercle* que dans *Le Cri*, *Les Sentinelles* (2010), *Le Trait* (2012) ou encore *Sur le fil* (2016) : en se défaisant dans l'écriture de tout signe d'identité personnelle et de tout rapport au réel, Nacera Belaza dialogue avec le proche comme avec le lointain. Avec l'infime comme avec le très grand.

Avec Le Cercle, entrez dans la transe

Plus qu'une démonstration de force, «le Cercle» de Nacera Belaza, avec ses danseurs-spectres, ses lumières époustouflantes et ses amplifications folles, gagne à être scruté en détail.

Ils émergent de la pénombre comme des spectres, et n'en sortiront jamais tout à fait. Les cinq danseurs du *Cercle* de Nacera Belaza forment un petit bataillon de chimères tiré d'on ne sait quel songe lynchien, silhouettes sombres dont on peine à distinguer les visages, dansant sans bruit en chaussettes dans un espace aux coordonnées opaques. Partant d'une forme courte du même nom pour deux danseurs, que Nacera Belaza présenta au sein de *Trait* à Avignon en 2012 et à laquelle la chorégraphe a souhaité donner une ampleur «*symphonique*», ce *Cercle*-ci se compose de répétitions et d'amplifications de plus en plus folles, emportant les danseurs et la salle dans une transe démente. La matière même de l'air semble avoir acquis une qualité de rêve, sculptée aussi par un époustouflant travail sur la lumière qui isole parfois les têtes se balançant dans un furieux va-et-vient pour élargir à nouveau l'espace visible en un rectangle et y faire entrer tous les corps. Puis s'éteindre tout à fait sur l'un deux, emporté dans des sauts galvanisants, et se rallumer aussitôt sur un tableau différent, dynamique de flashes qui accentue encore la dimension de rêve.

A l'oreille, des boucles de bruits blancs et une scansion de Nina Simone au début laissent place à de folles percussions, longue et vertigineuse montée dont l'arrêt brutal est accompagné de quelques «oufs» de soulagement dans la salle, chacun se demandant jusqu'où les danseurs tiendraient. Mais *le Cercle* n'est pas une démonstration de force, et gagne au contraire à être scruté dans ses menus détails. Comme l'apparition, tout au début, de la première danseuse : elle s'avance dans la lumière avec des pas si petits qu'on la croirait immobile, et pourtant pénètre peu à peu dans le champ. Idem des quatre autres qui la rejoignent, le groupe ayant bientôt l'air d'être fixé au sol alors que chacun des corps se défait et se refait sur place, totalement désarticulé, pour finir par être emporté dans des mouvements hyper déliés, bondissant, tournoyant - l'on songe fugacement à ces écrans de veille de PC qui dessinent des panaches lumineux. Nacera Belaza ne danse pas cette pièce, et tout l'enjeu était de savoir, comme le soulignait Jan Goossens, le directeur du festival de Marseille qui a coproduit cette création, si les danseurs allaient réussir à s'approprier sa transe caractéristique. La réponse est oui, ce qui dessine des perspectives enthousiasmantes pour son travail.

Le Cercle, Nacera Belaza

Avec sa nouvelle création chorale Le Cercle, la chorégraphe Nacera Belaza revient sur les pas de sa pièce éponyme créée au festival d'Avignon en 2012. Alors que la première version déployait une partition de quinze minutes pour deux danseurs, cette nouvelle performance revisite le motif originel et le prolonge dans une forme pour six interprètes, ouvrant par là même de nouvelles perspectives de travail pour la chorégraphe : « C'était la première fois que j'avais le sentiment de ne pas être arrivée au bout d'un projet. J'avais besoin de reprendre cette matière et de voir comment je pouvais l'amener encore plus loin. » Figure singulière du paysage chorégraphique en France, Nacera Belaza développe depuis plus de vingt ans une écriture du geste toute personnelle. Forte d'une formation autodidacte et d'un parcours singulier, la chorégraphe s'est largement illustrée avec sa soeur Dalila Belaza – elles ont en commun une quinzaine de performances au compteur – depuis une quinzaine d'années. Ses différentes pièces ont d'ailleurs pour caractéristiques d'être des soli ou des duos avec cette dernière. « Je me suis rendue compte que mon travail n'avait pas beaucoup été transmis... J'avais envie de le partager » confie l'artiste. Avec ce nouveau projet, elle partage et transmet donc de manière exceptionnelle cette qualité de geste si particulière à une équipe de jeunes danseurs.

Transmettre l'écriture organique spécifique à la chorégraphe a été plus complexe qu'il n'y paraît : « Il faut un temps d'immersion pour rentrer dans cette matière. Ce n'est pas de l'imitation ou la simulation d'une simple forme. J'ai dû inviter les interprètes à opérer un travail d'introspection, se défaire de leurs personnalités et de leurs égo pour accéder à un moi plus profond. Ce qui m'intéresse c'est de trouver l'unité entre tous ces danseurs, de créer du commun. » Pari tenu, les six interprètes réunis sur le plateau forment une véritable unité organique qui semble mue par un seul et même élan vital. Dans le clair obscur du plateau, chacun s'efface au profit de silhouettes sombres non identifiables et interchangeables. « On ne peut plus voir qui est le chorégraphe ou l'interprète, les identités des uns et des autres, il n'y plus de hiérarchie. Ce travail d'introspection fait naître quelque chose d'invisible. »

L'atmosphère du plateau conjugue l'obscurité avec de fines lumières qui tranchent les corps et l'espace vibre tant la musique percussive génère de volubiles éruptions de mouvements. Pour aboutir à cette forme d'ébullition du geste, quasi-frénétique, la chorégraphe explique avoir travaillé sur l'intériorité : « Depuis longtemps maintenant, je ne m'intéresse plus à la forme, ce que fait le corps n'est qu'une émanation de ce qui s'y passe dedans. Ce n'est pas juste une question de mouvements. J'aime stimuler l'humain, la dimension existentielle et métaphysique m'importe énormément. Le danseur n'a en général pas l'habitude de se déployer de cette manière, il est virtuose avec son corps mais l'expansion de "l'être profond" est ce qui m'intéresse... » Ce travail qui puise sa force depuis « l'intérieur » reste un fil rouge dans l'oeuvre de la chorégraphe, qui ré-invente l'écriture d'un geste répétitif dans chacune de ses pièces : « Répéter le même mouvement est une manière de forer à l'intérieur de soi, afin de faire jaillir ce qu'on ne maîtrise pas. » Ces mouvements perpétuels et hypnotiques qui déchirent l'air avec frénésie jusqu'à finir par dessiner des figures fantomatiques sur le plateau sont rehaussés par l'usage d'une musique dont l'intensité monte en crescendo. Ces multiples extraits musicaux proviennent d'une collection d'enregistrement sonores réalisés par l'artiste au fil de ses voyages aux quatre coins de la planète : « Le son qui environne le geste est comme une matière. Ce n'est pas juste de la musique africaine, des percussions malaisiennes ou rwandaises, ou

celles d'un musicien de rue à New York... Ce sont tous les sons et le vacarme d'une vie qui sont réunis ici. » Mettant en tension les différentes partitions gestuelles, sonores et lumineuses, la performance s'étoile finalement dans un unique mouvement total qui amène progressivement à une étonnante forme de transe cathartique qui aspire inexorablement le regard.

Après plus de vingt ans de travail, la chorégraphe constate que le défi le plus difficile à relever est de créer du vide : « Nous sommes trop plein de toutes sortes de choses, de toutes ses informations parasites qui traversent inconsciemment notre corps. Être libre, ce n'est pas faire ce qu'on veut sur le plateau, c'est se libérer de soi, de ses habitudes, de ses projections... Et le motif de la répétition permet de se libérer. »

Nacera Belaza creuse ainsi avec conviction l'idée de ce « lâcher prise » collectif, afin d'emmener le danseur et le spectateurs vers de nouvelles manières de percevoir : « Il y a quelque chose qui se libère chez l'interprète, qui nous parle de ce qui pourrait se libérer chez nous, spectateur ; c'est que j'appelle l'émotion. C'est un point névralgique que je cherche intuitivement dans toutes mes pièces. »



Nacera Belaza recrée Le Cercle

Le Manège de Reims présente en avant-première Le Cercle, récréation de la talentueuse et singulière Nacera Belaza.

” À chaque création j’ai cette sensation de faire table rase, de ne partir de rien.” Nacera Belaza

Vous avez créé Le Cercle, qui faisait partie d’un programme de trois pièces, en 2012. Pourquoi la revisiter aujourd’hui ?

Nacera Belaza : À l’époque, ces trois pièces répondaient à un double cheminement. Le duo, fruit de plus de quinze ans de travail avec ma sœur Dalila, se scindait en deux solos. En même temps, l’envie de m’ouvrir à d’autres interprètes me traversait. Pour Le Cercle, ma vision de départ était celle d’une pièce de groupe, d’unisson. Comment créer l’union, la communion entre différentes personnes et corps ? J’ai décidé de monter cette pièce en Algérie, fait passer une audition et choisi dix danseurs. Aucun d’entre eux n’avait une pratique quotidienne de la danse, la plupart n’étaient pas allés à l’école et la cellule familiale de certains était complètement éclatée. Se retrouver face à des jeunes dans cette situation et devoir les préparer rapidement pour une scène comme Avignon était vertigineux. Il m’a alors fallu renoncer à cette idée de groupe et opter pour une forme très concentrée, un duo de 10 à 15 minutes. C’était un compromis. J’ai donc eu envie de remettre cette pièce sur la table pour voir où elle m’emmènerait. Je suis repartie avec une nouvelle équipe de cinq danseurs et ai essayé d’arriver à ce corps commun.

Et où vous a-t-elle emmenée ?

N.B. : À chaque création, j’ai cette sensation de faire table rase, de ne partir de rien. J’ai des intuitions, des envies, mais je découvre mes pièces au fur et à mesure de leur production. À un moment donné, une identité se met à émerger et je dois me contenter de l’observer. C’est en l’observant que je trouve le chemin. Pour Le Cercle, j’ai réalisé qu’inconsciemment j’avais envie d’élaborer une pièce sur un paroxysme, que j’avais besoin d’un point de saturation quasi permanent. Un mot revenait aussi énormément : déstructuration. Le corps, le son, la lumière, tout y est déstructuré.

L’équipe que vous avez choisie brasse les nationalités et mêle autodidactes et danseurs académiques. Est-ce une volonté ?

N.B. : Rien n’est chez moi le fruit de la volonté, je suis quelqu’un d’extrêmement intuitif. Comment ai-je choisi ces personnes ? J’ai rencontré l’une dans un concours de danse en Tunisie, une autre dans un de mes ateliers en Irlande, une autre à Paris, un dernier au Ballet National de Marseille. Aurélie Berland, avec laquelle je travaille depuis longtemps, complète la distribution. Mon désir n’était certainement pas de faire dans la diversité. J’ai au contraire reconnu quelque chose de commun dans chacun d’entre eux. Je suis née en Algérie, mes parents sont venus en France et je me suis retrouvée entre deux cultures. Je pense que c’est ce qui motive mon désir d’unité. J’ai toujours ressenti le besoin de relier, de trouver des corrélations entre les choses.

AU BORD DE L'OMBRE

“Il y a une partie de soi qu’il faut effacer pour accéder à une autre. Le corps et l’esprit ne font qu’un. Ce n’est pas un bloc, mais des segments et des réseaux de sens” – Nacera Belaza

DU MOUVEMENT DU SOUFFLE AU SOUFFLE DU MOUVEMENT, OU SON ÉLAN INTÉRIEUR,

la ronde est infinie. Son écoute, l’attention portée à sa palpitation et son désir d’ouverture, est à la base de la recherche que mène inlassablement Nacera Belaza depuis ses premières pièces avec sa sœur Dalila. Une démarche intrinsèquement liée à un besoin intérieur, impérieux, intime qui fait qu’on ne dissocie pas, d’habitude, l’interprète et la chorégraphe. *“Jusqu’en 2007, je chorégraphiais comme mes collègues. Puis, j’ai renoncé à la forme et me suis mise à écrire la partition intérieure.”* Avec *Le Cri*, un duo fondateur, elle reçoit le prix de la Révélation chorégraphique aux Rencontres chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis. Avec *Le Cercle*, c’est la deuxième fois que Nacera Belaza ne danse pas dans le spectacle qu’elle présente au Festival de Marseille. La première datant de 2012 avec sa création d’un duo intitulé... *Le Cercle*, interprété par Mohamed Ali Djermane et Lotfi Mohand Arab.

Lors d’une répétition ouverte au public de la MC93 de Bobigny au printemps, la chorégraphe explique ce désir de revenir sur une pièce du passé : *“C’est une longue histoire. Lorsque j’ai créé Le Cercle au Festival d’Avignon en 2012, c’était avec deux danseurs algériens débutants et elle durait une quinzaine de minutes. Aujourd’hui, j’ai réuni cinq nouveaux danseurs, venant d’horizons artistiques et culturels différents, en cherchant à fabriquer une langue commune. Les corps ne se construisent pas de la même façon selon les cultures, les cloisonnements ne sont pas les mêmes. Je voulais la retravailler de façon plus nerveuse, plus agitée. Et au-delà du groupe, former une communauté.”* Dans le noir du plateau, c’est d’abord l’oreille qui est sollicitée. *Sur la musique surgit une silhouette qui tournoie, rejointe par une autre, en accord avec les modulations de la lumière qui changent l’intensité de la pénombre. A chaque corps qui entre en scène répond d’abord la disparition d’un autre ; les présences sont solitaires avant d’être solidaires dans l’affaissement du geste, ployant les genoux, les épaules et la tête avant de s’abandonner à une ligne ondulatoire au gré des rythmes de la musique.*

L’accélération et l’amplitude des mouvements sont poussées à leur paroxysme. Les corps, volubiles, font tourner l’espace, les traits du visage s’effacent sous la vitesse des tours, noient leur identité dans l’abandon à l’invisible, l’intériorité. *“Je travaille à partir d’images et pas du mouvement, comme dans une sorte d’autohypnose. Le son dilate la perception. Il faut l’entendre comme une matière et le mettre en lien avec les images. Il y a une partie de soi qu’il faut effacer pour accéder à une autre. Le corps et l’esprit ne font qu’un. Ce n’est pas un bloc, mais des segments et des réseaux de sens. Le plateau ouvre un endroit d’intimité et de vulnérabilité qui relie les interprètes entre eux. C’est la fragilité qui relie.”* Et elle encore qui ouvre la voie à l’imaginaire, cet espace commun aux danseurs et au public où l’on n’entend plus le décompte du temps.

CULTURE *spectacle*

Nacera Belaza, chorégraphe de l'introspection

Depuis 25 ans, l'interprète de danse contemporaine franco-algérienne poursuit une démarche artistique puisant à la source de son cheminement intérieur.

danse

Éparpillés dans un immense studio de la MC93 à Bobigny (Seine-Saint-Denis), ou maison de la culture, quatre danseurs s'échauffent dans une quasi-pénombre. Installée dans les gradins, Nacera Belaza les scrute de son regard perçant pour chercher une expression du corps qui s'accorderait avec ce qu'elle attend d'eux. Le studio apparaît soudain comme un laboratoire où chaque interprète se livre à une expérience intime. « *Le corps est trop souvent une machine à faire plutôt qu'une surface à ressentir*, analyse-t-elle. *Mon travail de chorégraphe nécessite un temps de maturation particulièrement long. Chacun doit redevenir une page blanche, se dépouiller des habitudes acquises en tant que danseur.* »

UN LÂCHER-PRISE EXTRÊME

Ayant bravé à l'adolescence le refus de parents musulmans pratiquants de la laisser danser, Nacera Belaza, 49 ans, se définit comme une autodidacte. Depuis ses premiers duos en 1992 et 1995, *À chacun sa chimère* et *Périr pour de bon*, elle a développé une démarche artistique qui « *prend sa source dans un cheminement intérieur, une écoute sensible du corps, de l'espace et du vide en soi* ». Dès le début, sa sœur Dalila l'a accompagnée dans sa quête. La reconnaissance du public et des programmeurs est arrivée en 2008 avec *le Cri*, un autre duo avec sa cadette. '

Peu soucieuse de séduire, elle creuse un sillon exigeant dans un paysage chorégraphique où elle déplore une trop grande place laissée au spectaculaire. « *Là où certains qualifient ma danse d'austère, je vois au contraire de la vie !* », se défend-elle. Certes, il est des principes auxquels elle ne déroge pas : aucune forme d'artifice, une quête du mouvement juste, un lâcher-prise extrême pour ses interprètes comme pour elle. « *La danse de Nacera Belaza privilégie le plateau nu, une chorégraphie sans objets sur scène, et plus encore une danse*



À LIRE

Nacera Belaza, entre deux rives, de Frédérique Villemur, Actes Sud, 18 €.



CLAUDIA PALJEWSKI

sans objet, refusant théâtralité et narrativité, dépouillant les gestes pour ne garder qu'une adresse lancée depuis une ouverture au vide », décrit Frédérique Villemur dans l'ouvrage qu'elle vient de lui consacrer.

UNE EXPLORATION DE LA TRANSE

À la maison de la culture de Seine-Saint-Denis, la chorégraphe a commencé les répétitions de sa nouvelle pièce, *le Cercle*, prolongement d'un duo créé au Festival d'Avignon en 2012. Les sœurs Belaza ne partagent pas le plateau avec les cinq interprètes. Pourtant, à les voir explorer la notion de transe avec des mouvements circulaires poussés à leur paroxysme, on ressent comme une continuité d'une création à l'autre. « *Si un artiste voulait être*

honnête, il ne ferait qu'une seule pièce et la travaillerait à l'infini pour la ciseler, la parfaire, confie-t-elle. *En danse, nous sommes peu nombreux à défendre cette conception d'une œuvre.* »

Fin mars, elle a ouvert les portes de sa résidence de création. Car ce qui fait la richesse de son propos, c'est sa volonté de « *déstructurer, de mettre à plat la notion même de représentation artistique* ». Elle déplore « *le mur invisible* » que les danseurs érigent entre eux et les spectateurs dès lors qu'ils s'offrent à leur regard. « *Ce qui m'intéresse, ce n'est pas d'amener le spectateur à voir une chose différente chaque fois, mais à mieux voir chaque fois.* » La danse vécue comme une expérience sensible. ♡

CLAUDINE COLOZZI

MARDI
8 MAI 2018

REIMS ET SA RÉGION

13

CULTURE

Pour la Rémoise Nacera Belaza,
la danse plus forte que tout

REIMS La chorégraphe Nacera Belaza va présenter, au Manège, sa dernière création. Cette artiste reconnue ne s'était jamais produite, depuis ses débuts, à Reims, la ville où elle a grandi.

BIO EXPRESS

- **Naissance** en 1969 en Algérie.
- **À l'âge de 5 ans**, arrive à Reims.
- **À l'Université de Reims**, étudie les Lettres modernes.
- **En 1989**, crée sa propre compagnie dans laquelle danse sa sœur Dalila.
- **Avec la Compagnie Nacera Belaza**, s'est fait connaître en France et à l'étranger. Elle a notamment participé au Festival d'Avignon, à la Biennale de la danse de Lyon et au Festival Montpellier Danse.
- **Depuis 2001**, mène, en parallèle de son travail personnel, un programme d'éducation à la danse contemporaine en Algérie.
- **En 2015**, est nommée chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres.
- **En 2017**, reçoit le Prix Chorégraphie de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques.

Les semaines qui précèdent une création ne sont jamais de tout repos pour un artiste. Après de longs mois de travail, l'excitation et l'impatience se mêlent au doute et à la peur de ne pas être prêt le jour J. Pour Nacera Belaza, qui a su se faire un nom au plus haut niveau de la danse contemporaine, la préparation de son nouveau spectacle a de surcroît un goût particulier. Car l'avant-première du *Cercle* sera donnée à Reims, la ville où elle ne s'est plus produite depuis ses débuts, dans les années 90. « Comme à chaque fois avant une nouvelle pièce, je suis tendue comme un arc. Jouer à Reims a aussi, forcément, quelque chose d'émouvant. C'est en effet dans cette ville que j'ai commencé à danser et que j'ai dû franchir des interdits familiaux », glisse-t-elle.

"J'AVAIS UNE PEUR BLEUE QUE MON PÈRE TOMBE SUR UN ARTICLE DE L'UNION"

Pour arriver à ce qu'elle est aujourd'hui, et vivre pleinement sa passion de la danse, Nacera Belaza a dû franchir bien des obstacles. Ses parents, qui vivent toujours à Reims, voyaient d'un très mauvais œil que leur fille s'adonne à un art qu'ils jugeaient dégradant car lié à la séduction. « J'ai longtemps dansé seule dans ma chambre, puis dans le réfectoire de l'ancien collège Bocquaine. Plus tard, je mentais à mes parents en leur disant que j'étais prof de sport. Quand ma Compagnie a émergé et que L'union a écrit



Nacera Belaza, qui a déjà signé une vingtaine de pièces chorégraphiques, veut « amener la danse vers la poésie et la métaphysique ».

quelques articles sur moi, j'avais d'ailleurs une peur bleue que quel-
qu'un montre le journal à mon père. Cela était déjà arrivé à la sortie de la mosquée et il avait très mal pris la chose », confie-t-elle. « Avec le temps, mes parents ont senti que c'était pour moi une nécessité de danser », poursuit-elle. Avec pudeur, Nacera livre que ses

parents, qui n'ont jamais vu l'une de ses créations, ont tout de même éprouvé une certaine fierté quand la ministre de la Culture l'a nommée chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres. « Pour la première fois, lors de cette cérémonie, j'étais entourée à la fois de ma famille et de mes amis danseurs ou chorégraphes. J'ai alors pris

conscience du chemin parcouru... » Née à Ouamri, un village situé près de Médéa en Algérie, Nacera Belaza est arrivée à Reims à l'âge de 5 ans. « Nous nous sommes d'abord installés chez une tante, route de Witry, puis rue de la Concorde. C'est drôle, mais j'ai davantage de souvenirs d'enfance en Algérie, sans doute parce que nous y

retournions chaque été. Je me rappelle du ciel, des odeurs, de la couleur de la terre, de l'énergie qui se dégageait. Ce sont avant tout des souvenirs émotionnels et sensoriels. »

« À Reims, beaucoup de personnes m'ont aidé. Je pense par exemple à Serge Gaymard et Jacques Darolles »

Nacera Belaza, danseuse et chorégraphe. Parce que dans sa famille la danse était interdite, la jeune femme a appris seule à danser. « Très jeune, j'ai eu la chance de rencontrer des personnes qui m'ont beaucoup aidée, raconte-t-elle. Je pense notamment à Pierre Braccini, un conseiller d'éducation du lycée Clemenceau, qui m'a donné l'occasion de monter mes deux premiers spectacles. J'avais même un petit budget pour les costumes que j'allais acheter dans le magasin Travestine, rue des Poissonniers ! Je pense aussi à Corinne Leroy du Crous. Grâce à elle, j'ai pu donner des cours de danse dans toutes les MJC de Reims, quand j'étais étudiante. Je l'ai d'ailleurs revue plus tard à Avignon, alors je présentais une pièce. Isabelle Bazelaire mais aussi Serge Gaymard et Jacques Darolles qui m'ont proposé de faire une création en 1993 sont également des personnes que je n'oublie pas. »

"J'AI BESOIN DES DEUX CULTURES POUR AVANCER"

Nacera, dont le talent a vite été remarqué, a fait le choix de quitter Reims, dans les années 90. « Je ne voulais pas m'habituer à un certain confort. Je voulais plonger dans l'univers bouillonnant de Paris ! » En 1996, elle présente au Centre national de danse à Pantin, Point de fuite, un duo interprété avec sa sœur Dalila. Les créations s'enchaînent. La Rémoise est programmée dans les grands festivals. En 2001, elle retourne en Algérie pour y développer un projet de coopération. « Ma relation avec ce pays est très forte. J'ai besoin des deux cultures pour avancer », assure-t-elle. Si la danseuse et chorégraphe, qui veut « amener la danse vers la poésie et la métaphysique », tourne beaucoup en France et à l'étranger, elle n'a étonnamment jamais été reprogrammée à Reims. Avec *Le Cercle*, les retrouvailles pourront enfin avoir lieu. ■ VALÉRIE COULET

CETTE ARTISTE "BOUSCULE NOS MANIÈRES DE VOIR ET DE SENTIR"

Bruno Lobé, le directeur du Manège de Reims, qui programme la nouvelle création de Nacera Belaza vendredi 25 et samedi 26 mai, parle de « l'univers hypnotique et onirique » de la danseuse et chorégraphe qu'il connaît depuis « très longtemps ». « Je l'ai rencontrée quand je travaillais avec Régine Chopinot et j'ai été impressionné par son travail singulier », raconte-t-il. Nacera Belaza, dont *Le Cercle*, sa dernière création, se déroule comme beaucoup de ses pièces dans la pénombre, continue de s'interroger sur le processus créatif. « Cette nouvelle création

entend explorer une forme nouvelle de réécriture chorégraphique, fondée sur le dialogue et l'amplification », dit-elle. « En autodidacte, par une série d'affranchissements, elle a choisi de défaire les habitudes du corps, des plis de la pensée, les interdits et la peur », écrit Frédéric Villemur dans Nacera Belaza entre deux rives, le livre qu'elle vient de publier chez Actes Sud. « Nacera Belaza bouscule nos manières de voir et de sentir. Ce que l'on croit lent est intense vibration, ce que l'on croit rapide est lente déposition », poursuit-elle.